

Les caprices de Marianne



Photo © C.Sibran

d'Alfred de Musset
mise en scène Jean-Louis Benoit

Saison 06-07

Théâtre de Grammont

mercredi 29 novembre à 19h00

jeudi 30 novembre à 19h00

vendredi 01 décembre à 20h45

samedi 02 décembre à 20h45

dimanche 03 décembre à 17h00

durée : 1h40

tarif général : 20€ réduit : 12,50€ (hors abonnement)

Location – réservations **04 67 99 25 00**


Théâtre des treize Vents
centre dramatique national
du languedoc-roussillon
montpellier

Les caprices de Marianne



Photo © S.Ecohard

d'**Alfred de Musset**
mise en scène **Jean-Louis Benoit**

collaboration artistique **Karen Rencurel**
décors **Jean Haas**
costumes **Marie Sartoux**
lumières **Joël Hourbeigt**
son **Jean-Claude Leita**
maquillages et perruques **Paillette**
chorégraphie **José Maria Alves**

avec
Ninon Brétécher Marianne
Vincent Dissez Octave
Adrien Michaux Cœlio
Christian Bouillette Claudio
Louis Merino Tibia
Martine Bertrand Ciuta
Marie-Catherine Conti Hermia
François Cottrelle Malvolio
Rémi Sébastien et **Stéphane Bientz** Les Domestiques

**Rencontre avec
l'équipe artistique
après la représentation
le jeudi 30 novembre**

Production Théâtre National de Marseille La Criée en coproduction avec le Théâtre du Nord - Centre Dramatique National Lille-Tourcoing et Le Cratère, Théâtre d'Alès en Cévennes - Scène nationale
Création le 2 mars 2006 au Théâtre National de Marseille La Criée

De tous les auteurs du XIXème siècle, Alfred de Musset est le seul, sans doute, dont le théâtre reste vraiment vivant de nos jours, le seul que nous puissions goûter spontanément et directement sans faire un effort de dépaysement et d'adaptation historique : nous nous trouvons de plain-pied avec lui. Et cela parce qu'il n'a pas voulu se plier aux contraintes et aux toutes-puissantes conventions de son temps en matière des spectacles. C'est en écrivant un théâtre « impossible » qu'il l'a préservé de toute ride.

Simon Jeune



Les Caprices de Marianne - Ninon Brétécher - Marianne - Vincent Dissez - Octave - © B. Enguerand

« Vivre, oui, sentir fortement, profondément qu'on existe, qu'on est homme, créé par Dieu, voilà le premier, le plus grand bienfait de l'amour. Il n'en faut pas douter, l'amour est un mystère inexplicable... »

Alfred de Musset

Ces jeunes gens sont les nôtres...

En 1833, Musset écrit *Les Caprices de Marianne*. Il a vingt-trois ans. La génération de 1830 a d'étonnants points de rencontre avec la jeunesse actuelle : « assise sur un monde en ruines », elle assiste à l'enterrement des idéaux révolutionnaires, au triomphe du matérialisme, à la corruption de la classe politique, aux reniements de ceux qui portaient haut le drapeau d'une vie nouvelle et qui s'embourgeoisent alors dans les lambris du pouvoir ; horrifiée, elle se voit frappée par des épidémies mortelles et, pleine de dégoûts du monde et d'elle-même, elle est tentée par le suicide. violemment, le romantisme va exprimer ces ravages de l'âme : est-il encore possible d'aimer en ce monde usé ? Que faire de nos forces ? Dans le plus grand mépris des conventions de l'écriture théâtrale, le jeune Musset, libre, écrit le jeu de l'amour et de la mort. Ce sont *Les Caprices de Marianne*. Ses jeunes gens sont le reflet de son âme : le sceptique Octave, blasé, gai par force, presque obscène, et le passionné Cœlio, jeune homme inadapté, mélancolique et noir, sont saisis dans une Renaissance italienne improbable, vaguement « shakespearisée », tenant tête à cette femme réinventée qu'est Marianne, « mince poupée », rebelle et libertine en puissance. Tous trois courent à leur perte.

Ces jeunes gens sont les nôtres. Ces pauvres êtres nus qui ne savent rien faire d'autre que de vouloir aimer nous appartiennent. Ces contraires qui s'affrontent, plaisir et passion, rires et larmes, Octave et Cœlio formeraient des doubles familiers s'ils ne constituaient ici la source même de la tragédie : l'un veut tuer l'autre. Et le sombre pressentiment qu'a dès le début Cœlio s'avèrera tristement vrai. Octave a tué Cœlio. L'innocence n'est plus. Le « je ne vous aime pas, Marianne » d'Octave, à la fin, marque sa propre chute. Octave ne va pas sans Cœlio. Chez Musset, la dualité est monstrueuse, elle est névrose, pathologie mentale, elle dévore et tue. Tout le théâtre de Musset ne racontera que cela après tout : le combat sombre du pur et de l'impur, l'irrésistible et incontrôlable désir que nous avons en nous de tuer notre Cœlio.

Les Caprices de Marianne est peut-être la pièce la plus bouleversante de notre théâtre romantique.

« Les plus désespérés sont les chants les plus beaux. »

Jean-Louis Benoit

Coelio, (rentrant)

Malheur à celui qui, au milieu de la jeunesse s'abandonne à un amour sans espoir !

Acte I, scène I

Octave, bohème et libertin, plaide auprès de Marianne, sa cousine par alliance, la cause de son ami, le timide Coelio. Mais il n'obtient d'autre résultat que d'intéresser la jeune femme en sa propre faveur. Se voyant offrir un rendez-vous, il s'efface pour en faire bénéficier son ami, mais le fait ainsi tomber dans le guet-apens tendu par Claudio, le mari jaloux. Coelio meurt en maudissant Octave. L'épilogue de la pièce montre Marianne et Octave au cimetière, devant la tombe de Coelio. Octave, tout plein du souvenir de son ami refuse l'amour que lui propose Marianne.

LE POETE :

A l'âge où l'on croit à l'amour
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux
D'une main il montrait les cieux
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir
Et s'évanouit comme un rêve...

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin ?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin.
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est sœur de ma souffrance ;
Elle ressemble à l'Amitié...

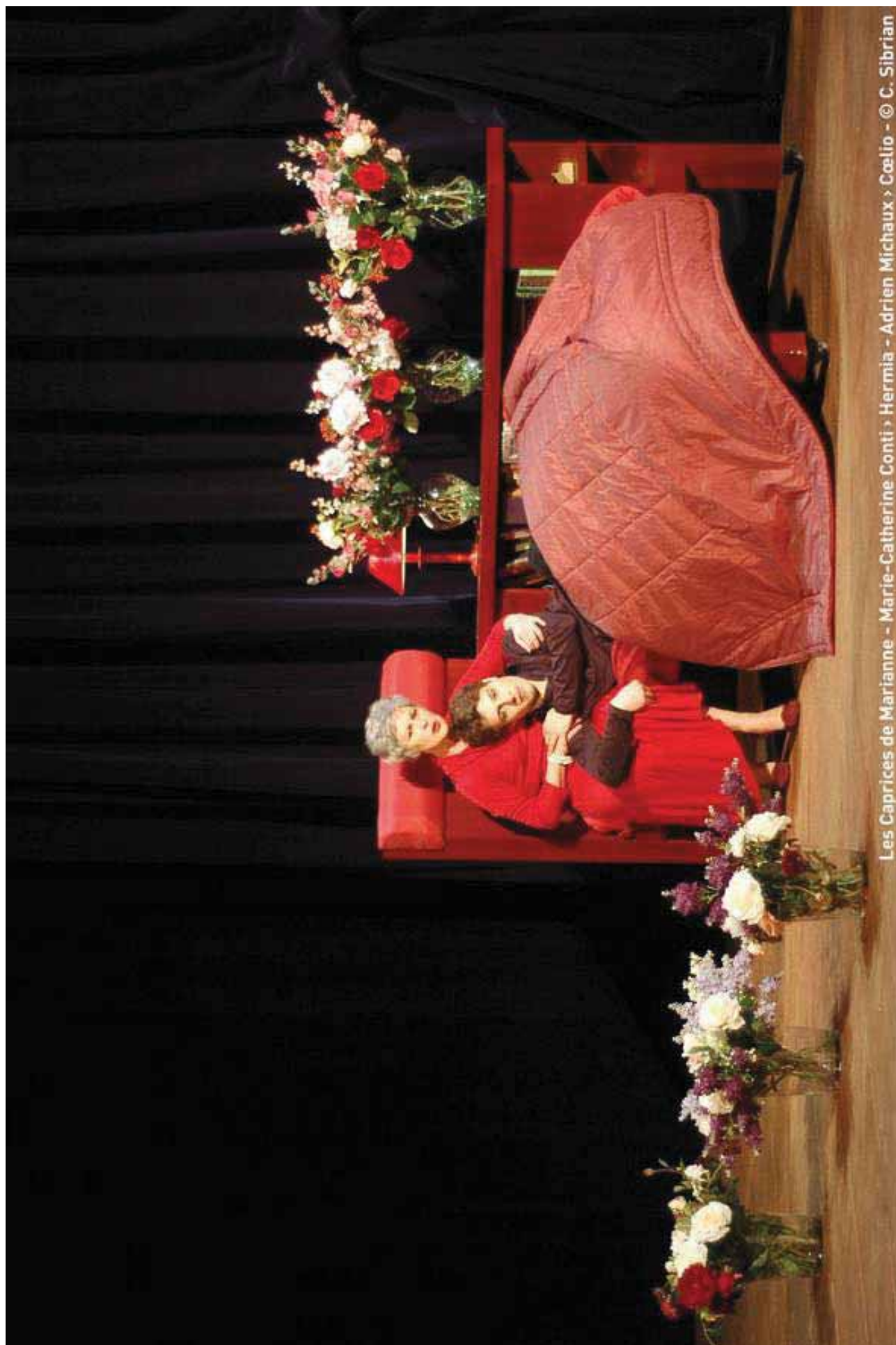
LA VISION :

Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'Ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sous ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni Dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas j'y serai toujours
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.

Alfred de Musset : *La Nuit de décembre* (extraits)



OCTAVE. – Belle Marianne, vous dormirez tranquillement. – Le cœur de Coelio est à une autre, et ce n'est plus sous vos fenêtres qu'il donnera ses sérénades.

MARIANNE. – Quel dommage ! et quel grand malheur, de n'avoir pu partager un amour comme celui-là ! Voyez ! comme le hasard me contrarie ! Moi qui allais l'aimer.

OCTAVE. – En vérité ?

MARIANNE. – Oui, sur mon âme, ce soir ou demain matin, dimanche au plus tard, je lui appartenais. Qui pourrait ne pas réussir avec un ambassadeur tel que vous ? Il faut croire que sa passion pour moi était quelque chose comme du chinois ou de l'arabe, puisqu'il lui fallait un interprète, et qu'elle ne pouvait s'expliquer toute seule.

OCTAVE. – Raillez, raillez ! nous ne vous craignons plus.

MARIANNE. – Ou peut-être que cet amour n'était encore qu'un pauvre enfant à la maternelle, et vous, comme une sage nourrice, en le menant à la lisière, vous l'aurez laissé tomber la tête la première en le promenant par la ville.

OCTAVE. – La sage nourrice s'est contentée de lui faire boire d'un certain lait que la vôtre vous a versé sans doute, et généreusement ; vous en avez encore sur les lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles.

MARIANNE. – Comment s'appelle ce lait merveilleux ?

OCTAVE. – L'indifférence. Vous ne pouvez ni aimer ni haïr, et vous êtes comme les roses du Bengale, Marianne, sans épines et sans parfum.

MARIANNE. – Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance cette comparaison ? Si vous ne brûlez pas le brouillon de vos harangues, donnez-le-moi de grâce que je les apprenne à ma perruche.

OCTAVE. – Qu'y trouvez-vous qui puisse vous blesser ? Une fleur sans parfum n'en est pas moins belle ; bien au contraire, ce sont les plus belles que Dieu a faites ainsi ; et le jour où, comme une Galatée d'une nouvelle espèce, vous deviendrez de marbre au fond de quelque église, ce sera une charmante statue que vous ferez, et qui ne laissera pas que de trouver quelque niche respectable dans un confessionnal.

MARIANNE. – Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes ? Voyez un peu ce qui m'arrive. Il est décrété par le sort que Coelio m'aime, ou qu'il croît m'aimer, lequel Coelio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant, chargé de me faire savoir que j'aie à aimer ledit seigneur Coelio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi ? N'est-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition ? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer au doigt, et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire ? Si elle refuse, au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable ? Est-il une statue plus froide qu'elle, et l'homme qui lui parle, qui ose l'arrêter en place publique son livre de messe à la main, n'a-t-il pas le droit de lui dire : Vous êtes une rose du Bengale sans épines et sans parfum !

Les caprices Marianne – Acte II – scène 1

Ninon Brétécher, interprète de Marianne

Marianne est une jeune fille qui suit fidèlement l'éducation qu'on lui a inculquée : elle va régulièrement à la messe et vit un mariage arrangé. Elle ne semble pas souffrir de cette situation, tout simplement parce qu'elle n'a rien connu d'autre. Est-elle pour autant docile ? Je ne le pense pas. Elle a pris son parti, consciente que la marge de manœuvre est bien mince quand on est une femme, entre répondre aux sollicitations d'un amant et être montrée du doigt ou bien, à l'opposé, rester fidèle à son mari et être vue comme « une bégueule » (cf. sa première rencontre avec Octave, acte II, scène 1). Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que Musset écrit **Les Caprices** peu de temps avant sa relation avec George Sand, qui œuvra pour l'affirmation des femmes.

Sans attirance physique, Marianne n'a aucune raison de s'émanciper. La rencontre avec Octave bouscule l'ordre établi et lui fait prendre conscience qu'un choix est possible. Pour la première fois, elle est déstabilisée. Elle découvre son corps, ce dont rend bien compte son changement vestimentaire : du tailleur strict de la messe, elle passe à la petite robe qui dévoile sa chair. Sa façon d'être change du tout au tout. Cela est visible aussi à travers ses déplacements dans l'espace : si elle marche d'abord en suivant des lignes droites, elle finit par assouplir sa démarche et par former des courbes et des petits sauts avec Octave. La révolution qu'elle opère en elle-même est d'autant plus spectaculaire que c'est sur une seule journée que se déroule l'action.

Le terme de « caprice », qui donne son nom à la pièce, n'est d'ailleurs pas à comprendre dans son sens actuel. Le mot vient de l'italien « capra », « chèvre », et évoque le fait de sauter, de rebondir. Il désigne ici l'humeur changeante de Marianne, le fait qu'elle passe très rapidement d'un état à un autre. C'est un personnage très vif, ironique et joueur. Se situant peu dans l'intellect, Marianne est un personnage véritablement réactif.

Pour guider le jeu des acteurs, Jean-Louis Benoit mentionne pour chaque scène une dominante ou un thème, dessinant un schéma à gros trait. Ce schéma sert de point de départ, nous permettant d'affiner ou au contraire de partir en sens inverse, chaque comédien proposant beaucoup de choses. Par exemple, pour jouer la rencontre entre Marianne et Ciuta, les indications de Jean-Louis ont été les suivantes : je devais représenter la peur et Martine Bertrand la mort. Pour la scène qui suit les menaces de Claudio, durant laquelle Marianne renverse les chaises (acte II, scène 3), Jean-Louis m'a demandé d'en faire une scène de rébellion davantage que de colère. Autre exemple de choix de mise en scène : Octave est censé être saoul pendant toute la pièce. Le risque est de tomber dans de la mollesse pour jouer un alcoolique. A la demande de Jean-Louis, Vincent Dissez joue toutes les déclinaisons de l'état d'ébriété : d'abord exubérant, le décadent Octave a ensuite l'alcool mauvais pour enfin tomber dans le désespoir. J'aborde toujours mes rôles en essayant d'être dans un rapport direct avec le texte. Pour **Les Caprices**, je me documente sur le romantisme, je relis **Les Confessions d'un enfant du siècle**, mais je me refuse à regarder les mises en scène antérieures par exemple, qui ne feraient que m'impressionner et m'empêcheraient d'user d'audace.

Propos recueillis par **Eric Rostand** chargé de mission Culture, CRDP d'Aix-Marseille

Les romantiques n'ont pas disparu...

Le romantisme est-il soluble dans la modernité ? Réponse à la Criée, en compagnie des personnages des Caprices de Marianne...

Le romantisme n'est pas un caprice de jeune fille, ou une passade de jeune homme. Dans les années 1830, cette « force qui va » (Hernani) poussa toute une génération vêtue de noir vers des destins terribles marqués par l'inadaptation de leur jeunesse passionnée à un monde trop raisonnable. Pas marrant d'être romantique. Pas plus hier qu'aujourd'hui. On est loin des bluettes de feuilletons. Pourtant, à notre époque, l'adjectif « romantique », édulcoré et mis à toutes les sauces, a un peu perdu de sa force première.

Adapter l'une des pièces les plus emblématiques de ce répertoire, c'était donc prendre un double risque : tomber dans la caricature moderniste ou risquer d'être trop daté. Il s'agissait d'être romantique à la manière d'hier, mais de montrer aussi que les romantiques n'ont pas disparu.

La mise en scène de Jean-Louis Benoit évite ces deux écueils en prenant soin de restituer la tonalité romantique dans sa pureté, mais aussi, par de légers écarts, d'infimes déplacements, en tournant en dérision les excès de cette génération « d'adolescents » avant la lettre. Cela tient à peu de choses : la manière, par exemple, qu'a Marianne de se jeter sur son lit, juste avant de décider de « prendre un amant ». Ou bien cette façon qu'a Coelio (tout en noir évidemment), de brandir le livre de poèmes devant Octave comme il brandirait une bible devant un mécréant...Manière légère, presque comique, de créer une distance un peu parodique avec ce théâtre écrit par un jeune homme dont Sainte-Beuve dira « Il n'a su que haïr la vie, du moment, pour parler son langage, qu'elle n'était plus la jeunesse sacrée ».

Casting impeccable

Sur la scène, cette jeunesse prend les traits de trois acteurs formidables, dans un « casting » impeccable. Adrien Michaux est un Coelio intransigeant qui émeut comme un enfant. Ninon Brétécher est une Marianne qui sait être rigide puis mutine, frêle et fragile. Et Vincent Dissez est un Octave magnifique, dont la voix, la diction, l'art du rythme et de la pause dans la phrase donnent terriblement envie de le revoir très vite dans d'autres rôles. Il a l'étoffe d'un grand. Mentionnons aussi la présence de François Cottrelle qui campe en deux répliques un Malvolio malveillant, et de Marie-Catherine Conti, mère aux cheveux gris vêtue comme une amante... Ajoutons à cette impeccable distribution un décor à roulette, des costumes aux couleurs vives, une musique variée et réjouissante, une grande grille symbolique et un très beau ciel crépusculaire, et l'on se sent, nous aussi, un peu romantiques, ce qui signifie que Jean-Louis Benoit a su relever le défi de la modernité.

Le risque était d'autant plus grand que Les Caprices de Marianne n'est tout de même pas un chef-d'œuvre. Le théâtre de Musset est dominé par le monstre Lorenzaccio, dont les courtes pièces comme celle-là sont en quelque sorte des brouillons plus ou moins réussis. Coelio est la version mièvre de Lorenzo, et il forme avec Octave un duo un peu simpliste sur le thème du pur et de l'impur. On n'est pas chez Tchekhov, et Musset lui-même avouait « je voudrais être Shakespeare ou Schiller. Je ne fais donc rien ». Ce qui sauve ce texte, aux tirades qui sont parfois comme des collages de poèmes, et à la fin abrupte et inaboutie, c'est cette vérité intangible qui relie ces trois portraits de jeunes gens : le monde n'est pas fait pour les cœurs purs, et pas plus aujourd'hui qu'au XIXe siècle. Cela, nous le savions déjà, mais les romantiques nous obligent à reconsidérer encore une fois notre manière de vivre en adultes, nos exigences de l'adolescence. Pourvu qu'ils ne disparaissent jamais...

Yves Gerbal

Culture Actualité mars 2006

Alfred de Musset

A dix-sept ans, son jeu est fait : se détruire plutôt qu'accepter. Il veut tout ou rien. La société de son temps lui offre des mi-chemins ? Il décide donc : l'abîme. L'histoire lui propose un palier qui ressemble à un purgatoire : il opte pour l'enfer.

Claude Roy

Né à Paris le 11 décembre 1810, mort à Paris le 2 mai 1857.

De brillantes études, librement entreprises au sein d'une famille cultivée, la fréquentation précoce des cercles littéraires - il est, dès 1828, proche du cénacle de Victor Hugo -, et des théâtres - il taquine la critique dramatique - lui permettent de débiter en littérature dès l'âge de dix-neuf ans, avec les **Contes d'Espagne et d'Italie**, 1829, qui témoignent déjà d'un sens inné du dialogue. Après **La Quittance du diable**, drame fantastique non représenté, il donne à l'Odéon **La Nuit vénitienne** dont l'échec retentissant le dégoûte du théâtre mais non de l'écriture dramatique. Il écrit ses pièces en toute liberté et les premières publiées sont uniquement destinées à la lecture, sous le titre **Un spectacle dans un fauteuil** (1832). C'est entre 1833 et 1837 que se situe la période la plus féconde d'Alfred de Musset, production exacerbée par les souffrances vécues lors de la liaison passionnée et douloureuse qu'il a avec George Sand, de 1833 à 1835. Il écrit notamment à cette époque les pièces suivantes : **les Caprices de Marianne**, **Fantasio**, **On ne badine pas avec l'amour**, **Lorenzaccio**, **le Chandelier**, **Il ne faut jurer de rien**, **Un Caprice**. Les poésies des **Nuits** et **la Confession d'un enfant du siècle** témoignent également de son caractère passionné et souffrant. La dualité irréconciliable de la personnalité de Musset, entre angélisme et débauche, si bien incarnée dans le couple Octave-Coelio ou dans le personnage de Lorenzaccio, lui fait une place singulière au sein de la famille des poètes romantiques, dont le distingue son goût pour l'ironie et la forme classique. Les dernières années de sa vie sont peu productives, mais c'est alors qu'il triomphe au théâtre, à la suite du succès de sa comédie **Un caprice**, mise au répertoire de la Comédie-Française en 1847, après sa réussite en Russie. Dès lors, vingt-trois drames, comédies et proverbes de Musset entrent au répertoire de la Comédie-Française. S'il figure parmi les cinq auteurs les plus joués, ce n'est pas seulement parce que les **Nuits** ou **Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée**, proverbe en un acte, ont longtemps servi de levers de rideau. Chaque reprise de ses grandes pièces, qu'il s'agisse de **Lorenzaccio**, entré tardivement au répertoire en 1927, **On ne badine pas avec l'amour** ou des **Caprices de Marianne**, créés du vivant de l'auteur, est un événement. Si la deuxième moitié du XXe siècle a surtout privilégié l'aspect dramatique de l'œuvre de Musset, les œuvres de poésie pure n'ont pas été oubliées (**À quoi rêvent les jeunes filles**, ou **les Marrons du feu**).

Jean-Louis Benoit

Auteur, metteur en scène, scénariste et réalisateur

Directeur du Théâtre National de Marseille La Criée depuis 2001, il y a mis en scène **La Trilogie de la villégiature** de Carlo Goldoni en 2002, **Paul Schippel ou le prolétaire bourgeois** de Carl Sternheim en 2003 et **Retour de guerre** suivi de **Bilora** de Angelo Beolco dit Ruzante en 2004, (reprise et tournée en 2005), **Les Caprices de Marianne** d'Alfred de Musset en 2006.

Le 9 mars 2007, il va créer, au Théâtre National de Chaillot, **Du Malheur d'avoir de l'esprit** d'Alexandre Gribouïedov, spectacle présenté au Théâtre de La Criée du 10 mai au 10 juin 2007.

Il a participé à la création du Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes (dont il a été le directeur de 1996 à décembre 2001). Il y a écrit et mis en scène de nombreux spectacles : **Conversation en Sicile** de Elio Vittorini (2001) ; **Henry V** de William Shakespeare (1999) ; **Une Nuit à l'Élysée** de Jean-Louis Benoit (1998) ; **Les Ratés** de Henri-René Lenormand (1995) ; **La Nuit, la télévision et la guerre du golfe** de Jean-Louis Benoit (1992) ; **La Peau et les os** de Georges Hyvernaud (1991) ; **Les Vœux du président** de Jean-Louis Benoit (1990) ; **Louis** de Jean-Louis Benoit (1989) ; **Le Procès de Jeanne d'Arc, veuve de Mao Tsé Toung** de Jean-Louis Benoit (1987) ; **Les Incurables** de Jean-Louis Benoit (1985) ; **Histoires de famille** d'après Anton Tchekhov (1983) ; **Un Conseil de classe très ordinaire** de Patrick Boumard (1981) ; **Pépé** de Jean-Louis Benoit et Didier Bezace (1979).

A la Comédie-Française : **Le menteur** de Pierre Corneille (2004) ; **Le Bourgeois gentilhomme** de Molière (2000) ; **Le Revizor** de Gogol (1999) - Molière 1999 de la «meilleure pièce du répertoire» ; **Les Fourberies de Scapin** de Molière (1997) - Molières 1998 de la «meilleure mise en scène» et du «meilleur spectacle du répertoire» ; **Moi** de Eugène Labiche (1996) ; **Mr Bob'le** de Georges Shéhadé (1994) ; **L'Étau** de Luigi Pirandello (1992).

Au Théâtre de l'Atelier : **La Parisienne** de Henri Becque (1995).

Au Théâtre du Rideau Vert, Montréal **Les Fourberies de Scapin** de Molière, (2001).

Pour le cinéma et la télévision : Il travaille régulièrement comme scénariste et réalisateur, notamment pour *La Mort du chinois*, *Dédé* et *Les Poings fermés*, au cinéma ; et à la télévision, pour *La Fidèle infidèle*, *Les Disparus de Saint-Agil*, *La Parenthèse*, *La Sans-gêne* de Philippe de Broca, *La Voleuse de Saint-Lubin*, *Le Crime de Monsieur Stil* et *La Tierce personne* de Claire Devers, *Les Jours heureux* de Luc Béraud, *L'Homme aux semelles de vent* Arthur Rimbaud de Marc Rivière, *Que la lumière soit !* et *Alberto Express* d'Arthur Joffé, *Un Divan à New-York* de Chantal Akerman.

Marie Sartoux, costumière

Quand on aborde la conception des costumes des **Caprices de Marianne**, une question se pose immédiatement : à quelle époque situer les costumes puisque Musset a écrit sa pièce en 1833 et situé son intrigue au 16ème siècle en Italie ? Jean-Louis Benoit, le metteur en scène, a fait le choix de travailler à partir de costumes contemporains signifiant ainsi l'appartenance des jeunes Marianne, Octave et Cœlio à la jeunesse d'aujourd'hui. On pourrait croire que les costumes contemporains sont les plus simples à réaliser, qu'il suffit de mettre sur scène des vêtements de prêt-à-porter, vêtements proches du comédien, mais au contraire, rien n'est simple, il faut trouver le costume qui nous raconte quelque chose. Il faut une distance entre la rue et la scène. Comment théâtraliser le costume d'aujourd'hui, tellement familier et banal ? Le public attend le personnage « habillé », peut-on concevoir un acteur en t-shirt et jeans et rester subtil... ? Pour **Les Caprices**, j'ai préféré fabriquer les costumes des femmes pour me rapprocher des personnages et de leur vécu : au cœur de la pièce, Marianne est en petite robe légère, fleurie, épaules dénudées pour souligner son évolution dans la pièce.

Pour la conception des costumes, je pars de la maquette et du choix des lumières. Les couleurs sont alors déterminées. Puis vient le choix de Jean-Louis qui a toujours des idées très précises sur ses personnages : ainsi il m'a demandé des couleurs vives associées à celles du carnaval mais aussi à la chaleur de l'été. Il aime également dessiner des silhouettes, définir des groupes : les trois laquais sont habillés en smoking, façon d'attirer l'attention sur des personnages de second plan et d'en faire une sorte de chœur. Pour chaque personnage, Jean-Louis m'indique un trait dominant qui me permet d'orienter ma recherche : Ciuta est une petite vieille rabougrie comme une vieille chouette, Tibia est bossu, Cœlio et Octave sont des jeunes que l'on pourrait croiser dans la rue... Pour le choix des couleurs, je m'appuie sur un code que j'imagine partagé et repérable par les spectateurs comme par exemple le bleu marine pour Marianne à son retour de la messe, le rose fleuri pour sa fraîcheur et son caractère juvénile, le rouge pour Hermia sensuelle et élégante, le noir pour le pauvre Cœlio et sa mort prochaine...

Propos recueillis par **Eric Rostand** chargé de mission Culture, CRDP d'Aix-Marseille

La presse

Un rire cynique, entre carnaval et tragédie funèbre : Jean-Louis Benoit fait bouillonner les cœurs cruels et les âmes éperdues des petits enfants du siècle.

Entre les deux, le cœur ne balance plus ! Jean-Louis Benoit, metteur en scène et directeur du Théâtre National de Marseille, a très justement su équilibrer les différents ingrédients (comiques et bouffons d'un côté, lugubres et noirs de l'autre) pour sa nouvelle recette napolitaine des Caprices de Marianne du romantique Alfred de Musset. Un dosage savant et harmonieux à ne guère bousculer, sous peine de risque de contresens et de dégradation d'un texte majeur. C'est que tout est à fleur de peau dans un monde par essence cruel pour les jeunes gens en éveil, avides de vivre, d'œuvrer et d'aimer malgré les obstacles et les empêchements moraux. A noter, l'absence d'idéal politique et les illusions perdues, un horizon sans la moindre perspective, des projets personnels boiteux et des motivations banalement programmées, sinon galvaudées. Hier retrouve aujourd'hui, tant la liberté d'écriture de la pièce résonne à l'ère moderne du soupçon, du fragment et de l'ellipse : des scènes brutalement coupées, la démultiplication des lieux, la rue, la chambre, le jardin...L'espace conçu avec Jean Haas joue à outrance des ruptures scénographiques et des brisures, à l'image des cœurs intérieurs déchirés et séparés de leur amour.

Débats, discours, carnaval et oublis festifs ponctués de mélancolie

Une grille haute, ciselée et sombre en contre-champ face à une fresque rougeoyante et tourmentée de volcans en éruption dessine l'axe central de la scénographie. Autour de la grille, des murs ennemis qui tiennent cachée la vertu de la jeune Marianne, épouse fidèle dont désespère pourtant le magistral Claudio (Christian Bouillette), vieux mari jaloux qui lance à son valet, avec le comique un peu lourd de Louis Merino : « Tu m'iras chercher le spadassin que je t'ai dit... » Une odeur instinctive d'amants gêne les anciens. Ambiance de vengeance avec désir de meurtre. A qui s'attaque le barbon redoutable ? A la promesse des jeunes gens en herbe, tel que Coelio qu'interprète, avec toutes les ténèbres et les élans lyriques souhaités, Adrien Michaux : « Malheur à celui qui se livre à une douce rêverie... Il ne peut ni poursuivre sa route ni revenir sur ses pas ». Coelio est fou amoureux de la belle Marianne, incarnée par les charmes acidulés de Ninon Brétécher, une belle qui se contrôle à mort, incapable d'aimer ou de haïr. L'amant éconduit livre son cœur blessé à son ami Octave, désinvolte et fêtard, différent de lui comme la nuit l'est du jour. Vincent Dissez apporte à ce rôle l'ambiguïté requise, entre ivresse forcenée et raison méditative. Eclats, débats, discours, carnaval et oublis festifs, pauses de mélancolie âpre. Ainsi, se succèdent les scénarii que réserve toute vie jusqu'à l'instant ultime de la fatalité qui s'abat sur le pur Coelio et du coup sur Octave, le cynique dépravé qui croyait tout comprendre des mécanismes du monde et auquel manque désormais, sa part princière cachée. De beaux Caprices dont la part philosophique met heureusement à distance la part burlesque, plus anecdotique.

Véronique Hotte
La Terrasse avril 2006